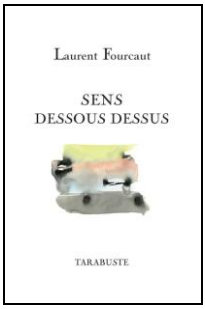
Article pour le Journal des Poètes

Sens dessous dessus, Laurent Fourcaut, éditions Tarabuste, 2026.



En quelques deux cents pages, Laurent Fourcaut rive le clou au monde qui bat de l'aile, à la société qui foutraque, au climat qui décervelle, à l'humain qui s'animalise…

On ne sort pas indemne de ces sonnets renversés qui recueillent précieusement le nectar puant d'un monde toujours plus brutal. C'est que le poème ne sert pas uniquement à dire le beau, le doux, la caresse, l'esthétique. Son rôle s'avère aussi – et peut-être plus que jamais – de venger l'imparable bêtise, l'incoercible inanité, la douloureuse pesanteur de l'inhumanité. Encore faut-il l'écrire autant avec hargne que noblesse, modernité que classicisme. C'est un art dans lequel Laurent Fourcaut excelle, épris du sonnet comme plus personne ne l'est de nos jours, au point d'en faire sa chose.

Pourquoi ce titre : *Sens dessous dessus* ? La forme du sonnet tête à l'envers, tout simplement. Autrement dit, les deux tercets en début de poème, qui plus est, soudés en un sizain. L'auteur s'en explique en postface :

> (…) *Cela bien entendu, n'est pas sans conséquence : le* sens *de ces sonnets s'en trouve infléchi – ou plutôt, sans doute, l'infléchissement du sens du côté du dessous, du bas, est par là programmé, affiché.*

Et le poète de faire référence à Hugo *lequel n'avait pas craint d'écrire (il n'a jamais eu froid aux yeux)* : « Le sublime est en bas ».

Ceci étant précisé, rien n'est dit. L'oulipienne qui sommeille en moi s'accroche à la contrainte formelle comme à un radeau qui

l'emporte sur un océan d'alexandrins rimés plus décoiffants que ce que Hugo lui-même imaginait, lui qui voulait déjà lui tordre le cou. Fourcaut réussit cela très bien. Son cinéma grand écran et en relief nous entraîne dans un inventaire labyrinthique visant le bas, l'entre-deux, l'étrange, l'ordinaire, le franchement bizarre : (auto)dérision, ironie, coups de griffes, car rien n'échappe à ses sens de chasseur traquant le gibier à poétiser ou à mordre. Que ce soit le RER, Ikéa, la tempête, la lessive, *les bobos du quartier*, que sais-je encore ?

Certes, il n'oublie pas la nature, le grand air de son cher Cotentin, le vivant petit peuple animal…

La langue ici fait le grand écart : argot, archaïsmes et mots savants, modernes et médiévaux, néologismes (ah ! cet *éternété*), scansion déhanchée par de fulgurantes ellipses, rejets et enjambements, tout est tricoté serré, mais sans délaisser la musicalité de la parole qui dit aussi *l'enfoui* comme le *refoulé*.

La peinture, la musique, la littérature, autant de bouées de secours pour survivre à la rue, la ville, le vulgaire. Dire les extrêmes, le réel tel qu'il transpire, se coltiner aux soubresauts du temps sans aucune mollesse… On ne s'étonnera pas que, *écrit au couteau,* ce livre soit dédié à Christian Prigent qui a tant secoué la poésie.

La dernière page synthétiserait-elle un art poétique ?

Poésie

Mettre un peu de son corps délaissé dans la langue
qu'elle soit plus tout à fait anémiée exsangue
pour ça qu'on se farcit cet improbable truc
dédaigné des télés des journaux poésie
faut dire que ça a tout l'air d'une hérésie
plus d'un horripilé vous dira crûment fuck

or les mots justement y vont d'une partouze
le bas nique le haut le vulgaire l'exquis
corps à corps voluptueux on suce un esqui
mau où le chaud et froid vous dispose à la loose

on tripote son ça dans les mots façon bouse

de la chose mouvante on tente le croquis
contrefait à plaisir de cette gueule qui
n'est contente que si l'a lâché sa perlouse

That's all folks

Quelques ultimes vers pour la route :

par un portefeuille au tempérament facile

dehors pluie à gogo de quoi devenir chèvre

nul ne semble savoir qu'il est un mort-vivant

l'orient qu'on poursuit étant celui du charme

…on écrit des vers pour passer l'éponge
et laisser s'entremettre *le yang et le ying*

Béatrice Libert, 31 octobre 2026.